

Témoignage de Jacques Poutiers (8/04/94): Je crois qu'il faut commencer par une idée générale du groupe auquel j'appartenais, le groupe d'Anjou, dont le chef était mon oncle Maurice Tardat. Il y avait deux de mes frères, un certain nombre d'amis, notamment un pharmacien (Suard Maurice) qui d'ailleurs a été déporté en même temps que mon oncle, et mon oncle est mort dans ses bras. C'est comme ça que nous avons appris sa mort car après la libération des camps de concentration, il est revenu et il a raconté à ma tante, qui appartenait elle-même au réseau, la fin de mon oncle à Buchenwald, où son corps est passé dans les fours. Donc nous étions quatre dans la famille: mon oncle, mes deux frères et moi. Mon oncle est mort, mes deux frères sont sortis vivants des camps de concentration et moi, je suis passé au travers, je n'ai jamais bien su pourquoi. Je m'en félicite, je ne tenais pas essentiellement à partir là-bas en camps de concentration, mais j'avoue que pendant plusieurs semaines, après l'arrestation de mon oncle, j'ai crevé de peur, d'autant plus que j'avais déjà trois enfants et que j'étais marié. A cette époque, le moindre coup de sonnette déclenchait une crise d'adrénaline, quelque chose de remarquable.

Mon oncle était donc le chef du groupe d'Angers. Quel était l'homme à l'échelon supérieur? Je n'en sais rien. Je sais qu'il y avait le docteur Chauvenet, qui lui aussi a été déporté, le pharmacien Suard, mon frère second Jean, mon frère Michel, moi-même, et peut-être d'autres, je n'en sais rien. Parce que le principe, comme partout, c'était un maximum de cloisonnement. Or le cloisonnement n'était jamais respecté de façon intégrale, mais tout de même, on essayait autant que possible de conserver de bonnes cloisons étanches. De telle sorte que je connaissais mon oncle, mon patron, mais je ne connaissais pas les échelons supérieurs.

Pourquoi? Parce que lorsque quelque chose d'intéressant intervenait, mon oncle me faisait parvenir, soit par la poste (rarement), soit par un coursier, qui m'amenait cela d'Angers chez moi. Car à l'époque, j'étais directeur d'une société de matériel scientifique à Paris. Le coursier me donnait, soit en main propre (Je le connaissais sous le nom de Charles, sans valeur, cela ne veut rien dire mais c'est tout, c'était Charles. On me disait monsieur Charles vient vous voir, descendez. Je prenais l'enveloppe, je la mettais dans ma poche et puis c'était fini. Il y avait un autre agent qui comme Charles a disparu...), soit dans ma boîte aux lettres personnelle dans le quinzième arrondissement où j'habitais. Ceci avait un avantage, cela évitait les contacts directs, donc, les possibilités de repérage de la Gestapo, c'était ça que l'on redoutait essentiellement. Ensuite, je stockais les documents en attendant qu'un courrier vienne les chercher. Il s'appelait "j'en sais rien" car je le connaissais de vue, j'ai su son nom mais je l'ai oublié. Peu importe puisqu'on avait tous un faux nom. Il emportait le courrier, je suppose à la centrale des renseignements à Paris, mais à l'époque, je ne savais pas où il allait.

Que s'est-il passé à Angers? Mon oncle et ma tante avaient un petit magasin à Angers, 29 rue Saint Julien, de vente de matériel de dessin, de livres et surtout un magasin de reproduction industrielle avec tous les appareils correspondants. Le système pour la reproduction industrielle était le suivant: on avait un plan, on le passait dans une machine et on le reproduisait de deux façons différentes, soit par ozalid, soit par bleu. Le bleu tirait un double à peu près directement, tandis qu'avec l'ozalid (nature du papier), on devait passer un papier qui ressortait blanc. C'est là où était l'astuce. Le quartier général de la Kriegsmarine se trouvait au château de Brissac, à quelques kilomètres d'Angers, et comme ma tante avait le seul magasin de reproduction industrielle, tous les documents importants du Brissac étaient amenés par des Allemands qui faisaient faire la reproduction et remportaient le tout. La reproduction étant encadrée par deux sentinelles de chaque côté de l'appareil. Mais l'ozalid sortant des documents blancs qu'on tirait ensuite en les passant dans une sorte de boîte remplie d'ammoniaque. La solution d'ammoniaque permettait de faire ressortir ce qui avait été imprimé sur le papier et de faire venir au jour le plan qui avait été tiré. Or l'astuce était la suivante, mon oncle et ma tante, qui ne parlaient pas allemand, avaient appris, d'ailleurs je crois grâce à moi, que le mot geheim voulait dire secret et sehr geheim, très secret, c'est à dire l'échelon au dessus. Quand ils voyaient ça, ils déclaraient que l'exemplaire qu'ils avaient tirés n'étaient pas bon, ils le

déchiraient et le mettaient à la boîte à ordures. Ils le faisaient sous le nez des factionnaires Allemands, qui évidemment n'y comprenaient rien. Puis, nous terminions le travail normalement, nous remettions aux Allemands leurs plans, qui payaient d'ailleurs très convenablement le tirage. Donc, il restait l'exemplaire déchiré. Mon oncle ou ma tante tiraient le papier, après l'avoir scotché, ce qui donnait ainsi, un plan gratuit. Et c'est comme ça que j'ai reçu de mon oncle un certain nombre de plans, qui ne me disaient rien du tout, parce que c'était écrit en termes techniques Allemands. Puis ces plans prenaient la destination de Londres. Il m'est passé entre les mains, peut-être six mois avant leur mise en fonctionnement, les plans de la fameuse torpille acoustique qui a équipée les sous-marins Allemands. Vous connaissez le principe des torpilles acoustiques. Ce sont des torpilles qui sont envoyées en direction du but, et qui se dirigent sur le bruit de l'hélice du bateau à torpiller. Donc, elles atteignent l'arrière du bateau et le torpillent. Le bateau n'a plus beaucoup de chances de s'en sortir, surtout les navires de commerce, ayant tout le système arrière endommagé, hélice comprise. Or, j'ai eu ces plans entre les mains quelques six mois avant que les premières torpilles ne fassent leur apparition dans l'Atlantique. Et le B.C.R.A. a eu ces plans grâce à mon oncle. C'est tout de même un des grands exploits de la C.N.D. d'avoir permis aux Anglais de préparer, avant la mise en service des torpilles, les plans permettant de contrer les effets de ces torpilles acoustiques. Je crois que cela a permis aux Anglais de détruire les effets des torpilles avec six mois d'avance, tant et si bien qu'à la fin de la guerre, ces torpilles n'étaient plus utilisées par les Allemands parce qu'elles étaient devenues inutilisables et n'avaient plus de valeur.

Mon rôle était d'être une sorte de boîte aux lettres, à l'aller et au départ. Ce qui me suffisait d'ailleurs largement, car les risques étaient de bonne qualité, j'avais tout de même une femme et trois enfants. Il m'est passé entre les mains beaucoup de documents que j'ai tous réexpédiés sur Londres, via la centrale C.N.D. (ce que je ne connaissais pas à l'époque). Est ce que ces documents étaient importants? La torpille, c'est sûr, mais les autres, je n'en sais rien!

En mai 1943, mon oncle est arrêté et envoyé à la prison d'Angers, je me retrouve donc coupé du réseau, d'où il est expédié à Buchenwald (il y mourra le 25 mai 1944). Il a été un grand bonhomme, parce que ses camarades l'avaient en une grande estime. C'était un grand blessé de la guerre de 14, il y avait perdu un oeil et il avait des cicatrices sur tout le corps. Ses camarades et nous-mêmes, nous avons élevé un monument à sa mémoire au cimetière de l'est à Angers. Je sais qu'il avait dissimulé dans une des caves d'Anjou, un canon de 75, peut-être deux, avec les munitions correspondantes en attendant que le jour J arrive, pour qu'on sorte les canons et qu'on casse la gueule aux Allemands.

J'ai un de mes frères, Jean, qui a appartenu d'abord au réseau Buckmaster, puis lors de sa perte de contact avec son réseau, Jean fut récupéré par mon oncle, et est donc entré au réseau C.N.D.. Il a réussi une chose extraordinaire. Il a cambriolé la Kommandantur de Chantilly. Avec un de ses copains, ils ont profité d'un samedi soir où toute la garnison allemande du château était bourrée au delà du possible. Ils sont rentrés, ils parlaient bien Allemand, tout était ouvert, c'était la pagaille, les types gisaient ivres morts dans tous les coins, et ils ont piqué un certain nombre de documents ultra-secrets. Il les a ramenés dans sa chambre, les a photocopiés et je crois les avoir transmis. Le pire, c'est que la semaine suivante, il est retourné à la Kommandantur pour remettre les documents à leur place. Alors ça, il fallait le faire!

Il a aussi essayé de cambrioler la Kommandantur du Bois de Boulogne. C'était une Kommandantur façon bunker, mais là, il n'a pu y pénétrer et il été pris en chasse par des Feldgendarmes. Il est passé sur le lac du bois de Boulogne, c'était en février, le lac était gelé mais la glace s'est rompue et il est tombé, il parvint quand même à échapper à ses poursuivants. Il n'était pas tête brûlée. C'était un aspirant, il avait fait la guerre de 40 dans un régiment d'artillerie. Il ne pouvait pas voir les Allemands en peinture, pas plus que moi. Il appartenait à l'armée Frère, qui est une des rares armées du front du nord qui n'ait pas été battue et qui a réussi une retraite en armée et non pas en pagaille. Et il estimait qu'en temps qu'officier, il devait continuer à se battre. Il se battait contre des moulins à vent à l'époque, car de 1940 à

1942, l'espoir de la victoire était quasi-nulle. Nous nous battions car nous avions envie de nous battre, et c'est tout. On fait des grands discours maintenant sur l'espoir de victoire, c'était de la rigolade. On avait l'espoir mais personne n'y croyait. Mon opinion personnelle est qu'on avait été battu par un état-major qui ne valait pas un quart de poil, Gamelin en tête, associé à des théories militaires périmées. Et c'est la raison pour laquelle on a été écrasé. Mais nous estimions ne pas avoir été battu. On avait été battu, mais on ne s'estimait pas battu et on voulait continuer à se battre. C'était comme ça, c'était idiot, c'est vrai qu'on était un peu tête brûlée à ce moment.

On n'y croyait pas mais on voulait le faire quand même. Mais au cours des années, on y a cru de plus en plus, jusqu'au 6 juin 1944, où là, cela devenait plus intéressant.

Sinon, mon autre frère Michel a été arrêté en 1943 à l'âge de 20 ans. Il n'avait pas eu le temps de faire grand chose, car je crois que mon oncle l'avait mis en réserve, en attendant qu'il y en ait qui soit tué ou fait prisonnier. Car ce n'était pas la peine de mettre tous les oeufs dans le même panier, à l'époque c'était indispensable. Il fallait réserver des suivants si les premiers disparaissaient.

Lors de l'arrestation de mon oncle et de mes frères, j'ai détruit tous les documents se trouvant encore chez moi. Mon rôle dans le réseau s'arrête là. J'ai fait quelques autres choses mais en dehors de la C.N.D.. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de Charles.

Le revolver n'était pas important dans notre travail, c'était plutôt le briquet, la boîte d'allumettes et les toilettes.

Autres histoires: J'ai une sainte horreur de Pétain, pour une raison qui m'est personnelle et qui est la suivante. En octobre 1940, j'habitais Marseille, je venais d'être démobilisé. Mon frère Jean venait lui aussi d'être démobilisé. Et nous étions à Marseille sur la place de la préfecture, un jour où Pétain est venu montrer ses décorations. Il a fait un grand discours du haut du balcon de la préfecture, je l'ai donc entendu personnellement, disant: "Oui, Français, nous avons été battu mais c'est de votre faute, nous n'avons pas eu assez d'enfants et nous n'avons pas suffisamment défendu l'idéal Français en faisant des enfants qui auraient pu défendre la France."

A l'époque, je ne le savais pas, mais je l'ai appris après. Ce salaud là, non seulement n'a jamais eu d'enfants, mais il ne s'était même pas marié pour en avoir. Vous me direz que l'on peut avoir des enfants sans être marié. Mais ni l'un, ni l'autre. Et il avait eu le culot de venir nous engueuler du haut de la préfecture, parce que nous n'avons pas eu assez d'enfants. A l'époque, j'en avais déjà deux. Mon frère Jean n'était pas encore marié, il était nettement plus jeune. J'avoue que cela nous avait tellement heurté l'un et l'autre, que quand Pétain est venu se montrer aux foules émerveillées, avec un uniforme bourré d'or sur toutes les coutures et avec des généraux chamarrés comme on ne les fait plus, Jean et moi, nous nous sommes égosillés à insulter tout le cortège en les traitant de vendus, de pourris, de tout ce que vous voulez. Le plus fort, c'est qu'il n'y eut même pas un agent de police pour venir nous inviter à nous taire. Je garde le souvenir du passage de ces douzaines d'amiraux et de généraux chamarrés de tous les côtés, chapeaux à plumes, bicornes, etc., à croire qu'ils étaient vainqueurs ces salauds là! Et nous sur le trottoir, deux malheureux petits gamins de 25 ans en train d'insulter la bande qui passait à 10 mètres, faisant semblant de ne pas nous entendre. Ça nous a soulagé! C'est ce qu'on appelle des choses vécues.

A la libération de Paris, je m'étais agrégé à un groupe de gendarmes, ils étaient sept, moi, je faisais le huitième. On était armé de fusils 86-93 et nous attaquions l'école militaire par l'avenue de Saxe. L'école militaire était gardée par un peloton de marins Allemands. Pour être plus à l'aise pour tirer dessus, nous avons frappé à l'immeuble qui était dans le prolongement de l'avenue de Saxe et on est monté au troisième étage. Et on a vu une vieille dame très seizième, bien que ce soit le septième arrondissement, qui nous a dit: "Mais, messieurs entrez donc, je vous en prie!". On ouvre les fenêtres et on s'installe. La dame nous dit: "Mais vous

allez être mal!", et elle nous a apporté des coussins en soie pour permettre de poser nos fusils pour tirer sur les Allemands. J'ai trouvé cela extraordinaire! En plus, elle nous donna des verres et elle déboucha sa seule bouteille de vin qui lui restait, car il faisait chaud.

Je me souviens d'une chose. A Marseille, en fin 1940, je me suis fait injurié, c'est tout juste si j'ai pas été arrêté par la Légion des Combattants parce que je ne sais plus à quelle occasion, je manifestais mon enthousiasme pour le Général De Gaulle. J'ai faillit me faire écharper. Pas seulement par la Légion des Combattants, mais aussi par les gens. Je me suis entendu dire: "Vous êtes un traître, c'est à cause de gens comme vous que l'on a perdu la guerre!".

Pendant la guerre de 40, j'ai eu un officier dont la seule chose qui l'intéressait était la solde qu'il allait toucher à la fin du mois. Un certain nombre d'officiers de la guerre de 40, du bas de l'échelle au plus haut, étaient déplorables. Plus on montait dans les grades, plus c'était mauvais.

Quelques uns avaient envie de faire quelque chose et tous les autres foutaient le camp. Par exemple, mon frère était agent de liaison. Il est envoyé par le commandant du groupe d'artillerie pour une liaison avec l'état-major de la division. Il était sur la Somme, ça pétait dur, la division risquait d'être enfoncée. Jean part avec sa moto 50 kilomètres en arrière pour rejoindre l'état-major qui n'était pas sur le front, et arrive à 12h30 pour donner une dépêche de son commandant. Il demande à rencontrer le général et on lui répond que ce n'est pas possible car le général déjeune. Jean répond que c'est urgent mais on lui dit que le général ne peut être dérangé. Donc, Jean attend et il est reçu au bout d'une heure pendant que le général prenait son café, dans un grand salon avec majordome... L'histoire s'arrête là! Alors qu'en face Guderian était avec ses hommes et en tête! Voilà la différence!

J'étais sous-officier d'intendance dans l'armée des Alpes. Nous étions deuxième ligne de défense, la première ligne étant constituée par une compagnie de chasseurs alpins. J'étais armé d'un fusil Gras 1873, tir coup par coup, il n'y avait même pas de magasin. Nous avions des cartouches. J'ai jamais osé tirer avec ce fusil, j'avais peur qu'il m'explose à la figure. Quand nous avons été attaqué par l'aviation allemande et italienne, j'ai emprunté un fusil 86-93, qui est une arme excellente et d'une précision parfaite, pour tirer sur les avions qui descendaient un peu trop bas. Nous n'en avons jamais touché un, il ne faut pas se faire d'illusion, mais cela nous donnait l'impression de faire quelque chose.

Sur les Alpes, on s'est battu et on a foutu des volées aux italiens, c'était sensationnel. J'étais cantonné à l'Escarene, au nord de Sospel. Nous étions au Camp d'Argent à 2000 mètres de hauteur, c'est une sorte d'étendue en pente sans reliefs. Là, les italiens ont attaqué ma division à plusieurs reprises au Camp d'Argent. Malheureusement pour eux, il y avait deux forts, le Mont-Agel d'un côté et le Montégrosso de l'autre, qui avaient déjoués les plans des italiens. D'autant plus qu'ils avaient des techniques militaires très médiocres, ils parlaient dans leurs radios en italien sans chiffrer leurs messages. Dans les forts, il y avait des gens du sud et ils parlaient italien, ainsi nos hommes étaient au courant de tout ce que les italiens préparaient et des chemins qu'ils allaient suivre. Total, nous avons eu 64 morts dans la division entre le 10 juin et le 24 juin, et les pertes italiennes étaient de plus de sept mille morts. Si bien que lors des pourparlers d'armistice, lorsque Mussolini a voulu annexer une bande allant de Menton à Fréjus, l'armée des Alpes a déclaré que ce n'était pas possible car elle n'avait pas été vaincue et qu'elle était prête à se battre. Alors Hitler n'a pas aidé Mussolini à récupérer cette zone. Si bien qu'à l'armistice, notre frontière était la même, les italiens n'avaient pas pris un centimètre carré de notre territoire (sauf un ou deux kilomètres carré à Menton car ce n'était pas une zone défendable). Et pourtant, l'armée des Alpes n'avait plus grand chose comme effectifs puisque elle était normalement de 14 000 hommes, alors que quand les italiens ont attaqué, nous étions trois mille, parce que tout le reste avait été envoyé dans le nord. Et trois mille hommes pour défendre 34 kilomètres de front, ce n'est pas beaucoup. S'il n'y avait pas eu les forts, nous aurions été éliminés. Par contre, lorsque la guerre s'est déclarée dans le nord, notre général d'armée, le général Olry a demandé à Gamelin l'autorisation d'entrer dans la bataille tout de

suite, puisque les italiens étaient alliés aux allemands. Ca lui a toujours été refusé, alors que si on avait écouté ce général, alors que les allemands arrivaient à Paris, nous nous aurions été à Rome pendant ce temps là. Ca changeait peut-être pas grand chose, mais tout de même. Gamelin n'a jamais voulu, lui se faisait battre et Olry était vainqueur!